Jérôme
Idelon

Les incroyables aventures d'une balayeuse qui a trouvé un dictaphone

Par l'auteur de
L'Envol du flamant rose
Prix du 1er roman de l'Île-de-France
Prix du Lions Club
Lagny - Val de Bussy

L'OLNI

Jérôme Idelon

Les incroyables aventures d'une balayeuse qui a trouvé un dictaphone

Éditions OLNI
23, rue Charles de Gaulle – 77700 Chessy

© OLNI éditeur – 2023
ISBN : 978-2-487106-03-1
https://editions-olni.com

À Agathe, Aaron, Camille et Augustin
qui me liront, je l'espère,
quand ils auront l'âge de le faire.

À Anna
et tous les travailleurs de l'ombre
qui font briller la Ville lumière.

À tous ceux et celles
qui feront exister, à leur façon, ce roman.

Préface

Les Pieds sur terre, sur les ondes de France Culture, juin 2016, 13 h 30.

Une fille, d'une trentaine d'années, explique qu'elle a quitté son plat pays par amour pour la France. Elle a eu envie de découvrir Paris. Mieux, de posséder la ville, en passant le balai dans les rues, en frottant le caniveau public. Une approche ludique pour comprendre les gens, la société. Le balai comme prétexte à la rencontre, l'habit vert et jaune fluo comme brise-glace. Elle a eu besoin de se sentir légitime parmi les deux millions d'autres.

Faut-il appartenir à Paris pour que Paris vous appartienne ?

Quand le soleil prend le relais de l'éclairage public, elle fredonne pour bien s'accorder avec la matinée. Quand la banquise flotte sur la Seine, elle fredonne pour réchauffer ses orteils anesthésiés. Elle fredonne également en été, quand son moral est dopé par la vitamine D.

Paris est à ses pieds, ses collègues et les habitants du quartier lui racontent leur vie, partagent leurs joies et leurs peines. Et leurs drôles d'habitudes. Quand deux mondes se rencontrent, une histoire voit le jour.

Le récit ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, mais dans celle, attentive et musicale, de Jérôme Idelon. Il y habite, à Paris, il est venu d'ailleurs, lui aussi. Ce qu'il aime dans l'histoire de la fille, c'est l'innocence qui lui a permis de « trouver du merveilleux dans l'ordinaire », dixit Jérôme. Anna, la fille à la radio, cherche des recoins à gratter avec son balai pour y extraire des trésors. Pour

elle, chaque petite chose représente tout un monde. Et un jour, aux abords de Paris, elle trouve un lecteur MP3 dans la boue. *Faith no more*, affiche l'écran une fois allumé.

Jérôme, lui, il y croit dur comme fer, et la graine se met à germer au fond de lui. Doucement, mais sûrement. Pendant ses voyages autour du globe, durant ses activités professionnelles, et même à l'écriture de son premier livre, primé, *L'Envol du flamant rose*.

Le premier confinement n'empêche pas la graine de se développer, bien au contraire, l'enfermement physique imposé exige une libération autrement. Une évasion par l'imagination, les rêves, la musique. On est tous migrants, oiseaux migrateurs, prêts à s'envoler pour échanger la cruauté contre l'insouciance. Jérôme crée un personnage, une fille, qui tombe amoureuse d'une voix. Une voix masculine, inconnue, qui n'a ni corps ni visage.

La voie de la liberté, peut-être ?

La fille est tellement sous le charme qu'elle en perd ses mots. L'enchanteur la laisse sans voix, sans toutefois la rendre aphone.

Faut-il trouver sa voie pour que la foi vous retrouve ?

Anna, la fille de la radio, c'est moi, et après deux ans de Propreté, j'ai rendu le balai pour coucher mes observations sur les pages du livre *Il est cinq heures, Paris s'éveille*, un titre plein de musique. Ensuite, j'ai changé de tenue, de disque, et de destination aussi.

Entre-temps, à Paris, chez Jérôme, la graine est devenue une belle plante, prête à éclore, et il organise un tête-à-tête entre son personnage et la fille de la radio.

Sans jouer du violon, c'est un sans-faute, même s'il a troqué l'accent néerlandais contre celui des Belges. Les notes de musique y sont présentes, le voyage et les rencontres aussi, ou encore la découverte de soi, de la vie.

Jérôme connaît la musique en ce qui concerne l'humour et

la créativité linguistique. Ce magicien des mots y a également introduit l'amour, cela rime à quelque chose. Reste à savoir si les deux oiseaux migrateurs vont se dévoiler et s'envoler ensemble…

La fille que vous allez découvrir dans ce livre s'appelle Anna, comme la fille de la radio. Elle est pleine de poésie, d'innocence aussi, et elle n'a pas trop les pieds sur terre.

Anna Livart

Anna est une joyeuse optimiste. Elle aime presque tout, à commencer par son prénom. Elle peut le prendre par le début ou par la fin, le lire dans un miroir ou le prendre à contresens sans risquer une contravention orthographique. À l'endroit comme à l'envers, cela donne toujours : Anna.

Anna raffole des mots, comme certains aiment les chamallows grillés, les grasses matinées, tremper un sucre dans leur café et regarder la boisson monter par capillarité, écouter le bruit des vagues s'échouer sur une plage de galets, ou encore visionner pour la trente-troisième fois leur scène de film préférée. Les mots qui portent leur sens sont ses favoris. Anna adore le verbe « s'écouler ». Elle a ainsi l'impression qu'il glisse entre ses lèvres comme de l'eau quand elle le répète, et trouve que le verbe « dégouliner » bave dans sa bouche, tel un flan au caramel. Anna fait également la collection des mots qui se suffisent à eux-mêmes. Elle estime « strict » très strict lorsqu'elle le prononce, « dodu » bien dodu, « vif » très vif, « gluant » sacrément collant, « rigolo » bien plus marrant que « drôle » et « langoureux » très langoureux.

1

Dans sa chambre d'hôtel, Anna finissait de se préparer. L'immeuble était juste en face de l'église où allait se tenir la première partie de la cérémonie. La décoration n'avait pas changé depuis des générations. Un commentaire sur Internet indiquait d'ailleurs : « Hôtel qui a macéré dans son jus de chaussette. » Une étoile dorée et quatre autres transparentes étaient ajoutées sur la Toile lactée. Sur les tapisseries jaunies par des clients fumeurs n'ayant pas respecté le règlement intérieur, les fleurs imprimées avaient fané. Malgré tout, avec son colombage apparent, ses meubles d'un autre temps et son parquet grinçant, Anna décela dans cet établissement un charme éloquent. Il était un parfait refuge pour sa solitude.

Lors des préparatifs précédant ces moments importants, certaines aiment être accompagnées de leurs meilleures amies ou parfois de leur belle-maman. Mais pas Anna. Elle préféra choisir comme unique témoin de sa beauté son reflet dans le miroir. Il regardait avec envie ses grands yeux, dans lesquels se jetaient du vert et quelques soupçons de bleu, ses longs cils ondoyant à leur surface, et sa bouche qui pouvait, d'un seul baiser, à jamais sceller un sourire. Délicatement, il s'approcha d'elle et l'aida à accrocher dans ses cheveux blonds une broche dorée, à fermer son collier et à ajuster son bustier. D'une beauté naturelle, Anna ne se maquillait presque pas. Elle n'en avait nul besoin. Elle évita le rouge à lèvres pour pouvoir embrasser l'élue de son cœur, et traça simplement deux fins traits d'eye-liner à la frontière de ses paupières. Elle savait que ces lignes droites se courberaient de toute façon sous le poids de l'émotion. Anna pleurait souvent pour un rien, rarement pour

un tout. Au milieu d'un roman, au cinéma ou pendant l'amour, elle fondait en larmes comme d'autres souriaient, sursautaient ou gémissaient. Ses glandes lacrymales réagissaient de manière disproportionnée dès l'arrivée de chaque bouleversement. Les gouttes parcouraient son visage jusqu'à la base de son menton, avant de faire le grand saut. N'ayant pas réussi à cacher une boîte de mouchoirs en papier sans simuler l'apparition d'un troisième sein dans son décolleté, Anna en coinça simplement un dans le revers de chacune de ses manches. Les munitions pour repousser les attaques inopinées de ses sentiments allaient être limitées. Dehors, le clocher se mit à entamer une musique aussi répétitive qu'effrénée. Anna se précipita à sa fenêtre et regarda de l'autre côté de la rue.

— Déjà ! se dit-elle à haute voix.

Une foule compacte s'était réunie au pied de l'église. Elle en reconnut la plus grande partie, mais ignorait la plus petite. Elle savait que ce genre de cérémonie était le lieu privilégié pour les gens de passage, la sortie du dimanche pour les amis de la paroisse, une scène rêvée pour la chorale du village, et une occasion à ne pas louper pour les amateurs de petits fours. Sur le perron de l'église, le prêtre apparut et pria les premiers invités d'entrer.

Anna s'approcha du secrétaire et se contempla dans le miroir une dernière fois. Elle était prête. Elle prit le bouquet déposé sur son lit et partit rejoindre la femme de sa vie : Madeleine.

Du haut de ses 26 ans, Anna avait déjà connu quelques amours, dont certaines de vacances, d'autres, d'école ou de voisinage. Pourtant, dès le premier regard, Anna sut que c'était elle. Anna aima instantanément tout en Madeleine, en commençant naturellement par son prénom. Il était vintage, comme les vêtements qu'elle aimait porter, mais surtout, elle adorait le manger. Prononcer Madeleine était comme écouter un trente-trois tours des Forbans, rouler

en 2 CV décapotable les cheveux au vent ou se balader avec un pantalon à pattes d'éléphant. Il symbolisait l'âge d'un autre temps, le parfum de ses souvenirs d'enfant. Son prénom lui allait comme un gant. Avec ses joues bombées et ses yeux dessinés en amande, Madeleine était une femme belle à croquer. Anna l'aimait tellement qu'un jour, elle lui demanda si elle voulait être sa Deleine. Depuis ce jour et son approbation, Anna l'appela ainsi et la fit sienne.

Ne souhaitant pas attirer les regards sur elle avant le début de la cérémonie, Anna attendit à l'arrière de l'église. Puis, ne sachant que faire, elle se promena dans le seul quartier du village : le cimetière. Des saules pleureurs avaient été plantés entre les tombes. De leur longue robe verte, ils protégeaient les occupants des nuits d'orage et des tempêtes. Ces arbres étaient gracieusement mis à contribution pour pleurer de toutes leurs feuilles quand un nouvel arrivant n'avait aucun accompagnant pour le faire. Deux noyers avaient été disposés au pied d'une sépulture. Celle d'un certain Jean Papillon. Passionnés par sa profession de maître nageur, ses enfants les avaient plantés là pour qu'ils lui rappellent le métier. Dans le fond du cimetière, un pêcher était en fleurs. L'ancien curé de la paroisse avait demandé à ses fidèles de le semer sur ses cendres après sa mort dans le but que, sous ses branches, ils puissent continuer à confesser les leurs.

Le lieu n'affichait pas complet. Ses architectes avaient prévu grand. Une pelouse verdoyante séparait les tombes les plus excentrées des murs censés les protéger. Malgré quelques réservations, les habitants du village ne se poussaient pas au portillon. Dans l'une des rares allées, un large trou avait été creusé la veille. Une pyramide de 1 mètre de haut de boue argileuse gisait juste à ses côtés. Ces monticules de terre étaient le synonyme, pour tous les insectes du quartier, d'une invitation à un nouveau buffet. À sa vue,

Anna préféra dévier son regard.

Sous leur toit en ardoise, les cloches avaient fini leur partition. Anna se rendit sur le perron de l'église et s'arrêta devant la lourde porte de bois. La main sur la froide poignée, la jeune femme se rendit compte qu'elle n'était finalement pas certaine de vouloir entrer. Il était encore temps pour elle de partir, de fuir la réalité. Anna resta de longues secondes à hésiter. Ce n'est que lorsque l'orgue siffla ses premières notes dans ses colonnes d'étain qu'Anna la poussa enfin.

À peine engagée dans la nef, Anna aperçut sa Deleine au bout de l'allée. Elle se tenait là, aussi belle que, lorsqu'il y a des années de cela, elle avait croisé son regard pour la première fois. Une lumière jaune, filtrée par des vitraux récemment réparés, l'enveloppait dans un halo sacré. Bouquet à la main, Anna s'avança dans sa robe, pas après pas, jusqu'au premier rang où l'attendait son siège recouvert d'un drap blanc. Du lierre et des orchidées fleurissaient l'extrémité de chaque banc. Anna n'avait pas eu son mot à dire sur ces compositions, ni même sur le lieu de cette communion ni encore sur le choix du prestataire gérant la restauration. Bien plus organisée, Madeleine s'était occupée de toute la cérémonie. À son passage, les têtes des invités suivirent sa trajectoire comme un champ de tournesols tournoyant inexorablement vers les rayons du soleil. Malgré l'instrument qui accompagnait le premier chant, Anna pouvait entendre dans son sillage une symphonie de chuchotements. Pour certains assis sur ces bancs, elle n'avait pas encore toutes ses dents la dernière fois qu'ils l'avaient vue. Sous leurs regards curieux ou attendris, Anna parcourut les ultimes mètres.

Après avoir effleuré la main de sa Deleine, la jeune femme se plaça à 1 mètre d'elle à peine, sur la chaise prévue pour l'occasion. Le curé commença la communion. Malgré ses premières allocutions, Anna avait la tête et le cœur ailleurs. Ses pensées vagabondaient aux

quatre coins de son imagination. Elle ne put s'empêcher d'observer discrètement de temps en temps derrière elle, afin d'identifier les visages qu'elle connaissait dans l'assemblée. À la fin d'une nouvelle bénédiction, le prêtre l'invita à prendre la parole. Anna se leva, et admira sa Deleine, parée de sa longue robe, tel un ange au milieu des cieux. Elle approcha le micro de ses lèvres tremblantes, posa le feuillet préparé sur le pupitre et repoussa d'un geste précis une attaque salée au coin de ses yeux. Calmement et sans la quitter du regard, elle parla de sa Deleine au présent, car c'était bien le seul temps qui se conjuguait avec elle. Anna comprit à quel point elle avait eu de la chance de la rencontrer. Si la vie avait été une loterie, sa Deleine aurait été incontestablement un ticket gagnant.

À la fin de son discours, Anna descendit de l'estrade et s'approcha de sa Deleine. Elle se pencha au-dessus du corps de sa grand-mère et, sur son front poudré, déposa un dernier baiser.

2

Le lendemain des funérailles, Anna se rendit dans la maison de sa Deleine. Après la commémoration, Paul, l'un de ses cousins, lui avait donné les clés.

— Tiens, Anna, lui avait-il dit en tendant un trousseau. Avec mes frères et sœurs, on a déjà pris quelques babioles, deux fois rien. Le principe, c'est que chacun se serve, prends ce qui te fait plaisir, et on se divisera le reste à la fin. Ça te va ? (Paul ne laissa pas Anna le temps de lui répondre.) De toute façon, il n'y a rien de valeur dans cette foutue baraque. Malheureusement pour nous, notre grand-mère avait autant d'argent que de goût pour la décoration ! Ça faisait des années que je n'étais pas venu. Je n'ai rien loupé… rien n'a changé !

Anna faillit le baffer, mais se retint au dernier moment. Elle n'aimait pas la violence, et encore moins Paul, ni lui ni aucun de ses quatre cousins. Dès leur plus jeune âge, ils avaient profité de la gentillesse de sa Deleine, sans jamais lui en redonner en retour. Cela avait commencé par quelques poignées de bonbons et fini avec de l'argent de poche, qui, malgré tous les billets que leur grand-mère mettait dedans, ne se remplissait jamais assez. Madeleine ne savait jamais leur dire non. Elle s'était toujours pliée en quatre pour ses petits-enfants et Anna était certaine qu'elle l'aurait fait encore davantage si elle avait été plus souple. Sa générosité avait ainsi créé une branche pourrie gâtée dans l'arbre généalogique. Celle-ci était si moisie qu'Anna espérait voir un jour le tronc familial s'en séparer.

N'ayant plus de parents, ni frère, ni sœur, ni descendant, tel un bulbe difforme, Anna n'était guère imposante sur ce schéma

de feuilles et de rameaux. Certains naissent sous une bonne étoile, d'autres avec une cuillère en or ou en argent. Pas Anna. Le service « douze pièces » avait été dévalisé quand elle était enfant. Un 36 tonnes, à contresens, lui avait pris son père et sa mère, alors qu'ils revenaient du bureau de vote, un jour d'élections. Ils étaient passés d'une urne à une autre en l'espace de quelques heures. 36 tonnes. Du haut de ses 7 ans, Anna avait réussi à calculer que cela faisait 18 tonnes pour chacun d'entre eux. 18 tonnes, soit 5 éléphants, 12 hippopotames, 20 girafes ou 72 zèbres en bonne santé et parfaitement rayés. Avec tous ces nombres, Anna s'était demandé qui aurait pu survivre à un tel safari. Anna adorait les animaux, notamment ceux de sa grand-mère : Einstein le lapin, Darwin le chien et Paulette, la poule du jardin. Après ces opérations, elle avait mis des semaines avant de pouvoir les serrer à nouveau dans ses bras.

La maison de sa Deleine était une vieille bâtisse excentrée des différentes demeures d'un village lui-même isolé de tous les autres, en plein milieu de la Belgique. Madeleine ne roulait pas sur l'or. Elle avait dit à Anna un jour qu'elle n'avait jamais passé le permis pour cela, que seuls les riches pouvaient y prétendre. Avant de rencontrer Gaston, son futur mari, Madeleine avait été agent de propreté dans une usine d'électroménager. Une glissade incontrôlée sur un parquet fraîchement ciré, brisant sa hanche, l'avait contrainte à arrêter. Après le décès de Gaston, sa grand-mère avait vécu sur une moitié de retraite anticipée et un quart de pension d'invalidité. Anna n'avait jamais été très douée en mathématiques à l'école, pourtant elle avait compris, au taux de remplissage dans le frigo, que le total des recettes de sa Deleine avait été proche de l'infini zéro.

Madeleine et Gaston avaient recueilli Anna sous leur toit. Ils l'avaient élevée comme leur propre fille, en prenant soin de rem-

placer au gramme près le poids de ce foutu camion, par autant de baisers et de mots tendres. À sa majorité, Anna avait quitté la maison de son enfance. Souhaitant aider sa grand-mère, elle avait trouvé rapidement un boulot de serveuse dans un bistrot de la plus grande ville de la région. Le propriétaire du lieu était moitié anglais, moitié alcoolique. Il avait nommé son institution par la contraction de ses deux passions : Le Shakesbeer. Il était également le principal consommateur de son propre bar, car il était persuadé qu'en ayant un buveur aussi fidèle que lui, il ne connaîtrait jamais la liquidation.

Si la loyauté d'un chien pour son maître était inconditionnelle, elle n'était rien à côté des clients pour ce troquet. Quels que soient la météo, le journal du soir ou les numéros tirés au loto, tous répondaient présent à l'appel du comptoir. Les habitués étaient pour la plupart des agriculteurs du coin, sur la paille, et en avaient gros sur la patate. Ne pouvant faire crédit, même à ceux qui buvaient pour oublier, Anna avait trouvé la parade. Elle faisait payer en avance leurs bouteilles, et scotchait sur les étiquettes le prénom de leur propriétaire. Ainsi, trônaient derrière le bar, un whisky Jean-Daniel, une tequila José, un jaune Richard ainsi qu'une dizaine d'autres liqueurs. Anna était devenue avec le temps la préférée des habitués, puis leur confidente, leur psychologue, leur fille d'adoption et, pour certains, leur propre mère.

Sa Deleine lui répétait chaque soir au téléphone que ce n'était pas un métier pour elle, qu'elle valait bien mieux que cela. Elle la conjurait de s'émanciper pour échapper à sa condition et se prenait souvent en exemple : « Je n'aimerais pas que tu finisses comme moi. »

Mais Anna n'avait pas eu le choix. Ce travail était la seule solution qu'elle avait trouvée pour prendre soin de sa Deleine, et

lui rendre, même dans une infime partie, tout ce qu'elle lui avait donné.

Quand Anna poussa la porte d'entrée de la maison, elle cria de stupeur et faillit appeler les services de la municipalité. L'endroit semblait avoir été cambriolé. Les coussins du canapé avaient été éventrés, les tiroirs vidés, des armoires volées, d'autres cassées et l'argenterie pillée. Les tableaux disparus du salon avaient tracé sur les murs de vulgaires monochromes rectangulaires encrassés. « On a pris quelques babioles », avait dit son cousin. « Quelques », c'était en réalité tout ce qu'ils avaient laissé.

Anna n'était pas revenue dans la maison depuis l'hospitalisation de sa Deleine, quelques mois plus tôt. Une foutue marche manquée avait provoqué sa chute, dans tous les sens du terme : une commotion, une mauvaise opération, une infection, une autre intervention, une amputation, et puis des complications jusqu'à cette commémoration. Anna s'approcha de l'escalier pour se venger de la criminelle, mais comme elles se ressemblaient toutes, elle ne put les départager.

Anna ouvrit toutes les fenêtres de la maison pour libérer l'odeur de renfermé. Un tapis de poussière avait recouvert le sol, laissant des traces de pas dans toutes les pièces.

— Ces salauds de cousins n'ont même pas attendu ta mort pour te dépouiller. Ma pauvre Deleine, pensa-t-elle, ils ne te méritaient pas.

Seule au milieu du salon, Anna pleura sa Deleine en espérant secrètement qu'elle déboule de la cuisine ou de sa chambre pour la réconforter comme elle l'avait fait à chacun de ses chagrins. Elle la supplia de revenir, cria son nom plusieurs fois. Mais elle n'était plus là pour l'aider à retenir ses larmes.

Cette demeure était à l'image de sa Deleine : généreuse et

débordante d'amour. Il y avait des photos de famille dans tous les recoins de la maison. Ses cousins n'en avaient pas embarqué une seule, même celles où ils apparaissaient dessus avec elle.

En plus de sa famille et du monde entier, Madeleine vouait une véritable passion pour la ville de Paris, au point de frôler l'obsession. À défaut de pouvoir s'y rendre pour des raisons financières évidentes, elle avait fait venir Paris chez elle. Ainsi trônaient dans toutes les pièces, des statues, des miniatures, des vases, des aimants, des broderies, des pendentifs, des assiettes, des sculptures représentant tous les monuments de la Ville lumière. Il y en avait du sol au plafond, des toilettes au salon. Observant sa Deleine remplir la maison, chaque année, de sa passion, Anna avait économisé pour l'emmener un jour se promener sur les Champs-Élysées. Hélas, cette foutue chute ne lui en donna pas le temps.

En déambulant dans ces pièces, Anna se revit, petite, tentant de grimper sur le buffet de la cuisine pour tremper son doigt dans une casserole de chocolat. Dans la salle à manger, elle se rappela avoir pleuré son premier chagrin d'amour sur le canapé, alors que sa Deleine s'efforçait en vain de la réconforter. Dans sa chambre à l'étage, elle sourit en contemplant tous les posters des boys bands de son enfance et se remémora les remarques de sa grand-mère quand elle en accrochait un nouveau : « Non, mais regarde-les, Anna ! Ils n'ont même pas de t-shirt sous leur chemise ! On voit presque tout ! Je t'assure que de mon temps, ce n'était pas comme ça ! »

Anna regagna le rez-de-chaussée et s'arrêta devant la pièce de sa Deleine. Tel un temple sacré, cette pièce l'avait toujours retenue d'y entrer. Depuis l'encadrement de la porte, Anna s'étonna que le tableau suspendu au plafond, juste au-dessus du lit, soit toujours là. Ses cousins n'avaient sûrement pas réussi à le décrocher. Madeleine portait en adoration cette toile représentant Montmartre et ses

quartiers. Ce tableau était comme une fenêtre par laquelle s'échappaient ses pensées. Même si ce n'étaient que quelques secondes volées à la réalité, Madeleine avait eu ainsi le sentiment, chaque matin, de plonger dans un rêve.

D'un pas timide, Anna entra dans la chambre avec l'impression de le faire par effraction. Elle pénétra dans son intimité, comme on pousse le grillage d'un jardin d'été. Elle ouvrit la penderie et caressa les vêtements de la garde-robe suspendue aux cintres ; les morceaux de tissu se plissaient sous les mouvements de ses doigts, et des souvenirs multicolores lui vinrent en tête, dans lesquels sa Deleine portait ses tenues bariolées. Elle enleva ensuite ses chaussures et s'allongea doucement au centre du lit poussiéreux. Elle s'enfonça dans le matelas et, à l'horizontale, observa ce bout de Paris accroché au plafond comme sa Deleine l'avait fait des milliers de fois. Derrière les traces de gouache, Anna écoutait les cris des peintres négociant leurs œuvres, des mélodies de Piaf s'enfuyant des pianos-bars, des bruits de pas sur les pavés et des cliquetis des verres de rosé posés sur les tables des terrasses bondées. En se promenant dans la toile, Anna respira l'odeur de crêpes saupoudrées de sucre glacé, de cafés frappés, de pâtisseries au praliné, de macarons vanillés et de brunchs les dimanches et les jours fériés. Égarée dans les ruelles parisiennes et submergée par tous ses sens, Anna sut pourquoi sa Deleine n'avait pas voulu s'en séparer.

Elle se releva et se dirigea vers le secrétaire de sa grand-mère. Sur le plateau, une brosse y était posée. Quelques cheveux blancs tels des crins d'argent y étaient encore accrochés. Elle les retira, les glissa dans la paume de sa main et, d'un geste tendre, les caressa. Elle porta son attention sur un flacon de parfum qu'elle reconnut tout de suite. Elle vaporisa quelques gouttelettes sur son poignet et, les yeux fermés, inspira profondément. Des milliers de fines parti-

cules comme autant de souvenirs remontèrent jusqu'à son cœur. Et, seule, au milieu de cette chambre, Anna s'enivra de chacune de ces petites bulles de bonheur.

Au cas où sa Deleine reviendrait, Anna nettoya, aspira et astiqua la maison de fond en comble. Elle glissa quelques photos de sa famille dans son sac, puis se dirigea vers la vieille porte d'entrée. Jetant un dernier regard, Anna fut soudainement intriguée par un objet métallique, dans le fond du salon. Un cadenas à code, présenté sur un petit socle de cristal, était protégé par une cloche en verre, elle-même à l'abri dans une vitrine. Les initiales des prénoms de ses grands-parents y avaient été gravées. Un cœur parfaitement symétrique séparait les deux lettres. Bien plus qu'un antivol, Anna devina qu'il incarnait le symbole d'un souhait avorté : celui de sceller un jour leur amour au-dessus de la Seine.

Anna s'en empara. Puisque les circonstances n'avaient pas permis à sa grand-mère de réaliser son rêve, Anna choisit, à cet instant précis, qu'elle l'accomplirait pour elle.

Attacher un cadenas dans une ville à des centaines de kilomètres de là n'avait guère de sens, mais elle n'en voyait pas plus dans sa vie. Alors voilà, c'était décidé. Sa Deleine le méritait bien, et le souvenir de son amour, encore plus. Anna se posa une seule question : sur quel pont elle allait bien pouvoir l'accrocher ?

3

Quelques jours plus tard, Anna annonça à son patron Jack son tout jeune projet de quitter la Belgique pour Paris. Il but un coup sec pour avaler la nouvelle, puis la serra dans ses bras en lui murmurant que toutes les belles choses ont une fin. Anna était son employée préférée, et il avouait que d'autres bien mieux que lui la méritaient. Jack organisa un pot de départ et convia tous les habitués. Il n'eut nul besoin de leur envoyer un carton d'invitation. Quelle que soit l'heure ou la date, il savait qu'ils seraient tous présents. Elle trinqua à la santé des clients, et à ceux qui n'en avaient plus beaucoup. Avant qu'elle parte, Jack accola une étiquette « Anna » sur une bouteille de vodka.

— Voilà ! lui dit-il tendrement, en la posant à côté des autres, derrière le comptoir. Tu reviens quand tu veux pour la boire. Même si ça se conserve des années, ne traîne pas trop quand même pour l'entamer.

Le lendemain, Anna résilia tous ses abonnements par ordre alphabétique afin d'être certaine de n'en oublier aucun. Quatre-vingt-dix-huit minutes au téléphone, dont quatre-vingt-quatorze d'attente, 19 euros de hors-forfait, et trois courriers recommandés plus tard, Anna put enfin passer à la lettre B. À la fin de la journée, elle avait tellement patienté qu'elle était devenue incollable sur les répertoires de Beethoven, de Debussy et de Chopin. Anna parvint à entrer son petit appartement dans une simple valise. Elle privilégia ce qui ne s'achète ou ne se remplace pas, dont, en priorité, les quelques photos de sa famille. Elle donna le reste à sa voisine qui, malgré une chaleureuse accolade sur le palier, semblait ravie de ces adieux anticipés.

Sur le chemin de la gare, Anna s'arrêta au cimetière pour un ultime au revoir. Dans ce champ de pierres, Anna lut les noms gravés sous les croix de marbre et imagina l'histoire des résidents qu'elle croisait : tueur en série, cruciverbiste, cracheur de feu, chanteur des années soixante, écrivain raté… Les stèles sont comme des boîtes surprises, se dit-elle. Quand on les ouvre, on ne sait jamais sur quoi on va tomber à l'intérieur.

Anna continua le long d'une allée de gravier. La petite pyramide de terre avait disparu. Elle s'arrêta devant la tombe de ses deux parents, celle de Gaston et sa Deleine, et se demanda pourquoi la vie emportait avec elle ceux qui l'aimaient tant. Elle regarda ce maudit caillou sous lequel étaient enfermés tous ceux qui lui étaient chers, et genoux à terre, s'effondra en larmes. Submergée par une insondable tristesse, Anna arrosa les gerbes encore fleuries de milliers de pétales. Les saules pleureurs aux alentours l'observèrent, attentifs, mais ils n'eurent nul besoin de l'aider. Sur leurs branches ou sur les pierres, les oiseaux la guettèrent dans un profond silence. Anna s'accrocha si fort à ce rocher qu'aucun ange n'arriva à la déloger. Le corps allongé sur la stèle, ses bras enroulés autour de la croix, la jeune femme s'insurgea contre le fait qu'il fallait attendre le dernier départ pour dire aux gens qu'on les aime. Elle estimait qu'on devrait organiser les enterrements de son vivant, afin de profiter des discours, et pour les plus gourmands comme elle, des petits fours. Mais surtout, sans mort à inhumer au moment du dessert, cela ne rendrait que meilleure l'atmosphère.

Elle sortit de sa poche une petite tour Eiffel métallique et la déposa à côté d'une plaque funéraire sur laquelle elle avait fait inscrire :

À ma Deleine
En espérant que Paris se trouve aussi au Paradis

Anna se rendit à la gare en fin de matinée. Le train arriva quelques minutes plus tard. Elle déposa sa valise au-dessus de son siège et s'installa côté fenêtre, son préféré. Être près de la vitre, c'est comme être au premier rang au cinéma, ou en pole position aux 24 Heures du Mans, ou seul devant un large étang. Il n'y a personne pour vous devancer ou vous déranger. L'horizon vous appartient.

Un vieil homme moustachu s'assit à côté d'elle. Il la salua d'un léger soulèvement buccal et plongea la tête la première dans son magazine. Le train démarra sans un bruit. Dans le cœur d'Anna, c'était l'effervescence. Elle n'avait jamais quitté sa région natale, à part pour passer une journée, enfant, à Walibi. Elle avait le monde entier à portée de main et cette pensée lui donna soudain le vertige. Anna regarda les paysages défiler à contresens. C'était comme remonter un film en marche arrière dont la destination serait le début d'un nouveau voyage. Elle essaya de se reposer tout comme son voisin qui avait déjà entamé une symphonie nasale, mais son excitation était bien trop vive. Elle sortit le cadenas de sa poche et s'attela à trouver les quatre chiffres formant la combinaison. Elle testa tout d'abord le jour de naissance de sa Deleine puis celle de Gaston. En vain. Elle en tenta d'autres comme celui de l'accident de ses parents ou de l'enterrement de son grand-père. Aucun de ces essais ne fonctionna. Le regard fixé sur les anneaux numérotés, Anna se demanda quels étaient ceux qui pouvaient bien symboliser leur amour. Elle ne connaissait pas la date de leur rencontre ni de leur mariage. Puis, une supposition lui vint en tête : et si c'était le jour de sa naissance ? Elle aligna les chiffres 0106, le cadenas fit un clic métallique et le crochet se libéra.

4

Lorsqu'elle descendit du train et planta ses deux pieds sur le quai, Anna ne put s'empêcher de penser à Neil Armstrong. Elle se demanda comment, à presque 400 000 kilomètres de là, il avait bien pu trouver cette drôle de phrase en posant les siens sur les cailloux lunaires : « C'est un petit pas pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité. » À sa place, elle aurait plus penché pour un « Putain, les gars, on l'a fait ! », un plus pragmatique « Eh merde, ça pue, là-dedans ! Je n'avais pas pensé au scaphandre, j'aurais dû me brosser les dents avant de descendre », un plus étonnant « C'est moi ou je flotte ? » ou enfin un plus vulgaire « Dans votre cul, les Soviets ! » Elle eut à peine le temps de réfléchir à son propre discours qu'une foule compacte l'emporta jusqu'au hall des arrivées.

Anna traversa la gare et, GPS à la main, suivit la flèche bleue sur l'écran de son téléphone en espérant que ces quelques pixels l'emmenaient bien jusqu'à son hôtel. Anna emprunta une ruelle, en remonta une autre, esquiva un vélo, attendit au feu, reprit son chemin, bifurqua à droite, puis encore à droite, et parvint à destination.

— Eh mince ! pensa-t-elle en décollant les yeux de l'appareil. Vu le prix, j'aurais dû m'en douter…

Le coin était un véritable bordel à ciel ouvert. Entre des magasins de coiffure, d'aliments exotiques et des cybercafés, des femmes se dandinaient aux portes des immeubles. Ces filles de joie se mouvaient dans des danses brûlantes attisant les regards envieux de certains passants. Les cinq continents s'étaient réunis sur ce bout de trottoir. Contre un billet, ces femmes devaient promettre à leurs

clients de les faire voyager aussi loin que leur pays d'origine. Anna se rappela les commentaires sur le site de réservation : « Chambre offrant une très belle vue », « J'en ai eu pour mon argent », « Espace parfait pour se relaxer ». Elle comprit leur sens caché.

Situé entre la gare du Nord et sa voisine de l'Est, le Liberty était un établissement sans prétention. Il n'avait d'ailleurs pas grand-chose d'autre qu'un prix à deux chiffres, chose rare dans le quartier.

Anna n'avait retenu que cinq nuitées en se disant qu'elle aurait le temps d'aviser. Elle s'enregistra et paya d'avance, grâce à une partie non négligeable de ses économies, petit-déjeuner compris. En retour, la réceptionniste lui donna sa clé.

Elle monta les deux étages, puis pénétra dans sa chambre. Une odeur de tabac froid lui agressa aussitôt les narines. Elle ouvrit la fenêtre pour aérer, et des effluves de saucisses grillées du kebab du quartier s'invitèrent à leur tour à l'intérieur. Anna posa sa valise et resta perplexe quant à l'esthétisme du lieu. Une moquette bleue que quelques clients avaient essayé de fumer par endroit tapissait le sol. Au plafond, des taches d'humidité s'étendaient tels des nénuphars géants, et un rideau de douche à ne surtout pas toucher après s'être lavé séparait la salle de bain en deux moitiés. Anna ôta l'épaisse couverture rouge fuchsia du bout des doigts et s'allongea dans les draps. Elle s'enfonça dans le matelas en son centre et put vérifier le bon alignement des ressorts, qui jouèrent avec sa colonne vertébrale.

Fatiguée de son voyage, Anna s'enlisait dans un sommeil paradoxal quand des bruits de guéguerres provenant de la chambre d'à côté l'en délogèrent. Elle pensa tout de suite aux cris d'un sanglier venant d'être écrasé, récitant ses ultimes grognements. La jeune femme se concentra sur ces râles et se décida finalement pour un cerf bramant en pleine période d'accouplement. Comment avaient-

ils pu monter jusque-là ? L'ascenseur n'était pas si grand ! Les cris s'estompèrent dans un dernier relâchement qui dura un long instant et plutôt intense, au point qu'Anna se dit que le pauvre animal devait être assuré d'une belle portée. La jeune femme plongea de nouveau dans un demi-sommeil, quand un mammifère différent hurla. Échauffée par ce remue-ménage, Anna se leva et colla son oreille contre le mur. Elle entendit des chocs d'une peau flasque contre une autre plus musclée, comme des bruits de claquettes. S'ensuivirent d'autres, aux sons de latex frotté, de gifles sur un fessier, de grincements d'un lit qui n'avait rien demandé et des gémissements en forme d'onomatopées.

Anna sortit sans connaître le dénouement de la prestation et descendit à l'accueil expliquer la situation. À sa vue, la réceptionniste posa aussitôt le téléphone sur lequel elle était en train de pianoter. Anna souhaitait changer de chambre :

— Je vous assure, mademoiselle. On se croirait à l'ouverture de la chasse !

La jeune fille lui demanda de patienter une minute, et regarda dans ses fichiers si une autre était libre.

Accoudée au comptoir, Anna fut attirée par une notification sur l'appareil encore allumé, tourné dans son sens. L'écran affichait une application de rencontre. Elle put lire la description en dessous de la photo de profil : « Directrice d'accueil dans un établissement de tourisme, vit toujours chez son chat, cherche un homme intelligent pour faire des choses idiotes avec. » Surprenant Anna en train de traîner dans son intimité, la réceptionniste retourna son téléphone et le claqua sur le bureau.

— Je suis désolée, notre hôtel affiche complet. Et pour le dérangement, je sais que c'est gênant, mais je me vois mal imposer aux clients de chuchoter, si vous voyez ce que je veux dire.

Anna lui demanda poliment si elle se moquait d'elle. À la réponse négative, Anna lui indiqua que les mots « établissement de tourisme » dans sa description n'étaient pas du tout adaptés et qu'un « lugubre bordel » collait bien plus à la réalité.